

Liste des textes littéraires se rapportant à l'Erdre
--

- texte 1 - Yves COSSON – Beaujoire d'automne
- texte 2 - Yves COSSON – D'Erdre en Loire
- texte 3 - Yves COSSON – Quai de Versailles
- texte 4 - Paul FORT – Tristesse au canal de l'Erdre
- texte 5 - Paul FORT – Du pont de la Tortière, un soir...
- texte 6 - Pierre FOUCHER (beau-père de Hugo) – [L'Erdre au début du XIXe siècle]
- texte 7 - Julien GRACQ – [Aperçu géographique et historique sur le cours de l'Erdre]
- texte 8 - Julien GRACQ – [L'Erdre « moderne » avec ses nouveaux aménagements]
- texte 9 - Julien GRACQ – [Souvenir d'une première promenade sur l'Erdre, Gracq étant alors lycéen]
- texte 10 - « Gueule de serpent » [Chanson pour régates sur l'Erdre]
- texte 11 - Somerset MAUGHAM – [Au fil de l'Erdre]
- texte 12 - Louis OURY – [Images et souvenirs d'une enfance au bord de l'Erdre]
- texte 13 - Jean-Claude PINSON – [Habiter au bord de l'Erdre]
- texte 14 - Jean-Claude PINSON – [Plaisirs du canotage sur l'Erdre]
- texte 15 - Jean-Claude PINSON – [Du paradis de l'Erdre aux maux de notre temps]
- texte 16 - Michel RAGON – [Adolescence au bord de l'Erdre]
- texte 17 - Jean SARMENT – [Erdre et plaisirs du dimanche]
- texte 18 – STENDHAL – [Tourisme à Nantes au XIXe siècle]
- texte 19 – René BAZIN – Qui j'ose aimer

Les titres entre crochets [...] ne sont pas du choix des auteurs ; ils visent seulement à éclairer le contenu des textes présentés. Des indications bibliographiques complètes figurent au bas de chacun des extraits.

Texte 1

BEAUJOIRE D'AUTOMNE

Un iris blanc
 récidiviste
se hausse du col
Un bouvreuil innocent
 Tituite
dans le long peuplier roux
Bruyères mortes
 Le soleil a des jambes
Les enfants batifolent
La brume de Toussaint
efface les moires molles
 sur l'Erdre
 ensommeillée

(Yves Cosson, *Un petit rien bordé de jaune* in *Gramophone enrroué*,
Éditions Convergence, 1986)

Texte 2

D'ERDRE EN LOIRE

Au-delà de Riaillé l'Erdre qui musardait
Brusqua soudain son cours et mit le cap au Sud
Elle en perdit le Nord
Tant étaient doux et frais les mille bras profonds
De la Loire sirène qui coulait roucoulant
Sur le cœur de la ville.
La belle eau salua Jonnelière la gaie
Avec deux N majuscules pour tenir les piliers,
Ses guinches et ses voiles, ses guinguettes coquettes,
Puis passa la Tortière tout aussi frétilante
Parée de briques et rosissante dans le soir,
Rouge minium et vert se vit le pont suivant ;
Motte Rouge vainqueur à Magenta au sabre
Vive Napoléon sa barbiche et Mac-Mahon.
L'Erdre entoura lascive son Île de Versailles,
Aux cris et quolibets des laveuses gaillardes,
Manches troussées, battoirs en mains,
Sur leurs bateaux-lavoirs à quai depuis Barbin.
Salua Saint-Mihiel en souvenir pieux,
Filleule mosellane de nos poilus nantais
Orpheline de guerre oubliée des passants.
Port Communeau s'ouvrait aux voyageurs rennais
Sur l'Aiguillon passait vénérant le marquis.
De bois le pont devint métallique et grinçant,
On le nomma Morand : serait-ce bien l'ami
Des palaces mondains et de l'*Orient-Express* ?
Puis la ville gagna sur l'eau
Et remit l'Erdre dans son lit,
Pourtant, comme des sauts de puces,
Les vieux ponts se pressaient :
Petits Murs, Echellerie, Hôtel-de-Ville,

Ecluse, Boucherie,
Les Halles, ses triperies, Saint-Yves et sa frairie,
Casserie ou d'Arcole et même d'Orléans,
Histoire d'encenser la duchesse de Berry.
Après Sainte-Catherine et le Vieil Hôpital,
Entre Brancas, Flesselles en Loire dévorante
Elle se jeta droit dessous la passerelle.
Puis fut le pont tremblant sous les locos fumantes
Et comme pour punir la rivière vagabonde
On l'enferma vivante en un canal austère
Et même on l'exila en nuit de pénitence
Pour la livrer aux quais du canal Saint-Félix.
L'Erdre y pleure son lit où se miraient les ponts.

(Yves Cosson, *Nantes au cœur*, Editions Siloë, 2006, pp. 79-80)

Texte 3

QUAI DE VERSAILLES

Automne fidèle en sa saison
Le platane s'écale en plaques de Cordoue.
Dans la trémie des souvenirs de l'Août
Versons le sable de nos nuits,
Une noctuelle ponctue la nue,
L'embarcadère est encore pavoisé,
Nos voyages de noces ne finiront jamais...
L'île de Versailles impromptue
Se pavane dans une galerie des glaces
Cocasse et surannée,
Les laveuses à genoux dans leurs carrosses,
Sont princesses des maritornes.
Sur la passerelle à claire-voie
Les amoureux de Jonnelière
Jouent l'embarquement pour Cythère,
Mazerolles dans sa jaille
Engloutirait une autre nouvelle Ys.
Sous la Tortière l'Erdre s'enlise,
Dans le vertige mou des roseaux de marais
Les macres dansent à fleur d'eau
Polichinelles en demi-deuil.
« L'Espoir en Dieu », du sable dans les cales
Renâcle, halète et cale,
Le marinier barbu se prend pour un prophète :
« Dimanche est jour de fête ».

Yves Cosson

Itinéraire poétique, Nantes, septembre 1959

Texte 4

TRISTESSE AU CANAL DE L'ERDRE

Où donc est le bel Erdre ? – Sous un tunnel. – Tant pis ! (Ubu z'aurait dit : M...) – Un canal assoupi

le remplace, et je l'aime, dans sa lente langueur d'eau longue où les toueurs et chalands ont la flemme.

Las ! cet enjoué ton ne convient à ces tristes convoyeurs sur l'eau lisse de thon ou de coton.

Mélancolie, ô mère de toutes mes pensées ! Richesses et misères frissonnent renversées,

Leurs images du moins, dessus l'onde que glace un vieux soleil chafouin sorti de nues qui passent.

Richesses des usines. Misère des foyers !
Ce canal assassine mon vieux cœur ouvrier.

Vieux soleil et vieux cœur, entendez-vous quand même pour aimer ces lueurs d'un canal miroiteur

Où je me mire, blême.

Paul FORT, *Ballades nantaises* (1949)

Texte 5

DU PONT DE LA TORTIÈRE, UN SOIR...

Chers lointains vaporeux sous ce couchant maudit fait de bronze et de braises et d'un Phébus tout cuivre, le Pont de la Tortière où Zéphyr donne à vivre, est-ce l'Arche infernale avant le Paradis ? Que cherche-t-il, ce parc ? Eve ? Adam ? leurs petits ? ou nous-mêmes errant ?... Volons cueillir ses fruits !... L'Erdre, fleuve du ciel, nous invite au voyage : c'est l'heure où les canots flottent sur les nuages.

Paul FORT, *Ballades nantaises* (1949)

Texte 6

[L'ERDRE AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE]

Pierre Foucher à son gendre Victor Hugo

Au bord de l'Erdre Nantes, 29 juill. Au matin [1825]

[...] Nous allâmes hier nous promener sur la rivière ou plutôt sur le long lac de l'Erdre. Nous débarquâmes à un endroit nommé la Lombarderie, champ acquis dans le temps, par un usurier lombard, c'est-à-dire par ce que l'on appelle aujourd'hui un banquier. Comme le grivois avait scû se bien choisir une retraite ! Imaginez-vous de petits coteaux à pentes douces, bien verdoyans. De petits chemins bordés d'aubépine, inégaux et sinueux ; qu'ombragent par intervalles d'énormes chênes. Imaginez-vous des vergers, des champs de bled, des épais de noyers et de chênes ; des treilles. Tout cela se présentant successivement à vous sans être attendu. Point de longues avenues, point de perrons, point de colonnes, mais un groupe de deux ou trois maisons que l'on devine de loin à travers des branchages. On approche et les murailles et les maisons s'offrent à vous fortement tapissées, et de bas en haut, de vignes vigoureuses et chargées de raisins. Ça et là, de gros figuiers. Dans la cour un noyer gigantesque. Des poules, des vaches et des païsans cueillant, dans les arbres, des fruits pour le marché de la ville du lendemain.

Victor HUGO, *Correspondance familiale et écrits intimes*, T.1 1802-1828, Editions Robert Laffont, coll. Bouquins

Texte 7

[APERÇU GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR LE COURS DE L'ERDRE]

L'Erdre avalée aujourd'hui à l'extrémité nord du cours St-André par la voûte d'un tunnel, et rendue à l'air libre au long de l'usine Lefèvre-Utile par le canal St-Félix – qui fait penser davantage au débouché discret d'un grand collecteur qu'à un cours d'eau – s'est absentée aujourd'hui du centre de Nantes, plus ostensiblement peut-être encore que la Loire : c'est sa rainure étroite, canalisée comme un sas d'écluse entre des parois de granit verticales, qui marquait autrefois la frontière entre le Nantes médiéval et le quartier Graslin : petit couloir d'eau emmurée, aussi inerte et placide qu'un *grachi* néerlandais. Plus clairement que pour les anciens bras de la Loire, la cicatrice de son lit comblé se devine le long du cours des Cinquante Otages, cependant que la rue de l'Arche Sèche, qui court à sa droite presque parallèlement, enjambée par les rues de Feltre, des Deux-Ponts et du pont Sauvetout, descendant des hauteurs du quartier Graslin, fait presque figure aujourd'hui, sous l'arceau de ses ponts, du véritable chenal ancien de la rivière. Je ne sais si, comme Strasbourg est né sur l'Ill et Lyon sur la Saône, à quelque distance des caprices de leur vrai fleuve, Nantes avait choisi les bords de l'Erdre plutôt que ceux de la Loire pour site primitif. La distance serait bien mince, mais il est difficile, il est vrai, de trouver deux rivières de caractère plus opposé. Tout comme le lac de Grandlieu, au sud-ouest de la ville – dédale sans profondeur de bras d'eau, de vasières et de roselières, que l'hiver dilate au point d'en faire un des plus grands lacs de France – l'Erdre est le témoin de l'affaissement récent du pays Nantais, et du remblaiement consécutif des vallées qui a donné à tout son réseau de drainage – la Loire exceptée – une indécision extrême dans l'écoulement. En amont de Nantes, l'Erdre est une rivière irlandaise, un fil d'eau presque sans courant qui unit en chapelet des dilatations, des expansions latérales parfois considérables, telles les vastes plaines d'eau qui surprennent l'excursionniste au pied du roc de Sucé. Même dans la ville, la rivière va gagnant en largeur régulièrement vers l'amont. A un kilomètre de son embouchure, elle s'est déjà dilatée suffisamment pour entourer de ses bras une petite île, l'île de Versailles. Au pont de la Tortière, et plus encore au pont de la Beaujoire, c'est moins un modeste affluent local qu'un *plan d'eau* étoffé, qui atteint à la hauteur du parc des Expositions la largeur du grand bras de Loire.

De là vient que tous les plaisirs liés aux miroirs d'eau calme, plaisirs que la Loire rapide et brutale refuse à Nantes, se sont réfugiés le long de cette curieuse rivière paralysée.

Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Ed. José Corti, 1985, pp. 138-140

Texte 8

[L'ERDRE « MODERNE », AVEC SES NOUVEAUX AMÉNAGEMENTS]

De toutes les autres rivières que j'ai pu connaître, c'est le Loiret, tel qu'il apparaît en aval d'Olivet, qui m'a le mieux rappelé les rives de l'Erdre : lac étiré et miniaturisé, de chaque côté duquel des villas au milieu de leurs pelouses se font vis-à-vis, dans une intimité tellement quiète qu'elles semblent le lotissement d'un parc privé. Seulement les eaux nantaises sont plus peuplées. Dès le Port-Communeau, l'encombrement chinois de la rivière par tous les calibres de la menue batellerie fait contraste avec la Loire déserte. Un peu plus loin, près de l'île de Versailles, les *vaporetti* à deux ponts qui promènent les excursionnistes de l'été ont leur appontement. Et, au-delà de la Tortière, toutes sortes d'espaces verts, de lieux de promenade et de récréation, ont été aménagés après la guerre au long des berges : le *campus* de la nouvelle université, un parc pour expositions, les terrains d'entraînement et les installations sportives du Football Club de Nantes, un centre nautique, une *plaine de jeux* qui s'étend jusqu'aux portes de La Chapelle sur Erdre. J'irai revoir quelque jour dans son état actuel l'Erdre aménagée, sans doute à bord d'un des bateaux qui promènent les touristes du dimanche, car routes et rues, au-delà du pont de la Tortière, se tiennent à l'écart des rives. Mais je crains que son intronisation officielle en qualité de zone de plaisance ne l'ait gâtée un peu, et que la séduction paysagiste n'ait tendance à évacuer des lieux qui lui sont si administrativement consacrés.

Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Ed. José Corti, 1985, pp. 140-141

Texte 9

[SOUVENIR D'UNE PREMIÈRE PROMENADE SUR L'ERDRE, GRACQ ÉTANT ALORS LYCÉEN]

Et je crains plus encore de ne pas retrouver le charme, fait de surprise, d'intrusion dans une intimité protégée, d'étrangeté, que me dispensa ma première et unique excursion le long de l'Erdre. L'administration du lycée, qui ne gâtait pas, en fait de distractions organisées, les pensionnaires, eut un jour la fantaisie – unique dans les sept années que j'y passais – de remplacer la mortelle séance de cinéma éducatif du jeudi (de treize à quatorze heures) et la promenade réglementaire à laquelle elle préludait, par une excursion en bateau – une vraie excursion de tout un après-midi – sur l'Erdre. Encore mal réveillés de notre surprise, résignés d'avance à quelque acquisition culturelle supplétive et traîtreusement déguisée, nous embarquâmes en face de l'île de Versailles sur un petit vapeur frété pour nous, et nous nous installâmes à ciel ouvert sur les banquettes du pont supérieur. Peu de détails précis me sont restés en mémoire de cette excursion, noyés qu'ils sont dans la très forte impression globale de fête absolue, de fête calme et sans plaisirs violents, mais d'autant plus pénétrante, que je ressentis d'un bout à l'autre de la journée. Enchantement qui tenait à la dépense, à nos yeux exorbitante, que représentait l'affrètement du vapeur, comme si l'administration, saisie d'une transe imprévisible, s'était mise toute affaire cessante à faire danser l'anse du panier, à l'inattendu de cette sortie nautique intercalée en plein jour ouvrable, à la singularité de la rivière inconnue qui allait s'élargissant vers sa source. Je retrouvais, à une échelle un peu agrandie, et dans des conditions tout autres, certains des plaisirs que m'avait dispensés, enfant, la promenade de l'Evre à St-Florent : tel, le sentiment d'intimité, proche de celui que donne une allée de jardin, qui naît au cœur d'un vallon déserté par le bruit et les routes, lorsqu'on le suit *au fil de l'eau* : nul ne pénètre vraiment au cœur d'un paysage, nul ne coïncide un moment avec lui, qui ne l'a traversé de bout en bout au long du courant qui le draine, et qui figure comme l'épanchement tranquille de son essence liquide. L'intuition de génie d'Edgar Poe, quand il a cherché dans le *Domaine d'Arnheim*, à donner l'idée de ce que pourrait être le chef-d'œuvre du paysage composé, a été selon moi de le faire parcourir au visiteur, non pas le long d'un chemin, non pas même dans une embarcation à rames ou à voile, mais dans un esquif inerte simplement confié au fil du courant. Certes, le silence ici était moins parfait, mais le petit vapeur faisait seulement, comme dans *Le Grand Meaulnes*, « un bruit calme de machine et d'eau », les rives

défilait sans hâte, chaque nouveau tournant de la rivière semblait soulever une draperie sur une intimité offerte, comme bat une porte sur un intérieur entr'ouvert. Les berges de l'Erdre ne sont pas plates : l'affaissement récent de la région leur donne parfois l'aspect qu'a une vallée noyée en amont d'un barrage, dans une région peu accidentée. Le souvenir que je garde du paysage est celui de massifs de roseaux, de bouquets de bois couronnant les hauteurs, de maisons de campagne retenues, dans leur glissade fascinée vers le miroir d'eau, à mi-pente de leurs pelouses, de toute une banlieue de plaisance secrète, très clairsemée, mais presque luxueuse, tapie au fil de la rivière dans une privauté jalouse. Le terminus de l'excursion était le roc de Sucé, que je revois, peut-être à tort, surplombant directement la rivière et couronné de quelques pins – sans doute parce que ma mémoire lui surimpose l'image familière, qu'il appelle, du roc de Courossé dressé au-dessus de l'Evre. Au-delà, une Erdre inconnue allait se dilatant en un vrai lac, les plaines de Mazerolles : c'était comme le seuil d'un pays nouveau, d'un bief supérieur, où l'horizon s'ouvrait brusquement, où on eût dit que les lois de l'hydrographie n'étaient plus que distraitements observés.

Non seulement les bords de l'Erdre, en soixante ans, ont dû beaucoup changer, mais l'image que je m'en fais est probablement déformée au-delà de toute mesure, sans autres rapports avec la réalité de ce temps-là que ceux qu'entretient un fait-divers de notre journée avec le rêve de la nuit qui le fait éclore, en tire une floraison inattendue. L'atmosphère du rêve, simplement – cas assez rare – venait imprégner ici le film du vécu au fur et à mesure de son déroulement.

Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Ed. José Corti, 1985, pp. 141-144

Texte 10

[Chanson pour régates sur l'Erdre]

GUEULE DE SERPENT*

I

Pour aller à Nort nous partons,
Adieu filles de Nantes !
Mais dans deux jours nous reviendrons
Vous revoir mes charmantes.
Avant qu'on appareille,
Vidons une bouteille,
[Puis hiss' la voile et foutons l'camp
Pour aller voir Gueul'de Serpent.] (bis)

II

Quand sans mouiller nous passerons
Devant la Jonelière,
A la santé de Beaufreton
Nous viderons un verre.
Le muscadet qui brille,
Nous fait aimer les filles.
[Borde la toile et foutons l'camp,
Pour aller voir Gueul'de Serpent.] (bis)

III

Nous n'arrêtons pas à Gachet,
L'équipe en est morose
Vié ne venez pas nous chercher,
Adieu la tante Rose.
Le cidre qui pétille,
Nous fait aimer les filles.
[Borde la toile et foutons l'camp,
Pour aller voir Gueul'de Serpent.] (bis)

IV

Arrivés au pont de Sucé,
Nous démâtons dar'dare ;
Pauv'z équipiers, faut vous passer
D'anguilles à la tartare,
Le beurr'blanc et l'anguille
Nous font aimer les filles.
[Borde la toile et foutons l'camp,
Pour aller voir Gueul'de Serpent.] (bis)

V

Nous traversons, le cap au Nord,
Les plaines de Mazerolles,
Pendant que la cuisine à bord
Chante dans la cass'role ;
Le beurre qui grésille
Nous fait aimer les filles.
[Borde la toile et foutons l'camp,
Pour aller voir Gueul'de Serpent.] (bis)

VI

Par vent debout à Port Mulon,
On envie le pyroscaphe.
Pour aller à Nort c'est long,
Quand on pousse à la gaffe ;
La gaffe et la godille
font regretter les filles.
[Amène la toile, il n'y a pas de plan,
Le diable emporte Gueul'de Serpent.] (bis)

(Chanson publiée en 1880 dans « Recueil des chansons de régates nantaises », réédité en 1935 par le SNO.)

*Gueule de serpent était le surnom de Louis VIE, patron de la célèbre auberge des bords de l'Erdre, à Nort s/Erdre, rendez-vous traditionnel des plaisanciers de l'époque.

Texte 11

[AU FIL DE L'ERDRE]

Levée à cinq heures. Peu après neuf heures, nous partions du quai de la Brette pour suivre l'Erdre. [...]

Le cours de cette rivière est charmant. Large, claire et tranquille, elle est bordée de bois et de rochers ; pas la moindre côte aride ; mais partout des châteaux, des églises, des moulins à vent paraissant placés là pour embellir le paysage.

A deux heures, nous débarquions à l'ombre d'un gros marronnier, nous attachions notre bateau et suivions une route à travers bois jusqu'à La Chapelle, petit village sur l'Erdre.

Somerset MAUGHAM, *Mrs Kraddock*, éditions du Rocher

Texte 12

[IMAGES ET SOUVENIRS D'UNE ENFANCE AU BORD DE L'ERDRE]

Au plus lointain de mes souvenirs, l'Erdre c'est le frais gazouillis de l'eau d'un minuscule barrage du lavoir municipal de Freigné, en Anjou, à quelques kilomètres de la source de cette rivière qu'on dit la plus belle de France. Dans ma mémoire, l'Erdre c'est aussi des rangs de peupliers, leur friselis sous la brise d'été, leurs pleurs de feuilles jaunes à l'automne ; c'est aussi des saules qui trempent leurs chevelures dans l'eau claire où grouillent des bancs de vairons ; c'est encore des frênes au tronc noueux, des émondes aux sculptures bizarres, le tout sur les palettes d'ors et de mauves des prairies au printemps, avec çà et là, le long des rives, des racines saillantes formant surplomb sous lesquelles patrouillent les fuselages d'argent des chevesnes.

C'était la fin des années trente. J'entends encore le babillage des lavandières dans leurs caisses sous le lavoir, la frappe mate de leurs battoirs sur le linge mouillé. Je sens encore l'odeur âcre de la vase au pied des roseaux. Je vois encore le calice immaculé des fleurs de nénuphars, et les grenouilles tapies sur les larges feuilles. Je m'imagine encore chassant les libellules aux ailes bleues, roses ou dorées...

Louis OURY, « Des sources de l'Erdre à son embouchure... par des détours »,
Pays nantais au gré du fleuve et des rivières, Cahiers de l'Académie de Bretagne et des Pays
de la Loire, 1986.

Texte 13

[HABITER AU BORD DE L'ERDRE]

En attendant nous habitons
un lieu qui à nouveau conduit
en pente douce au bord de l'eau
nous voici presque riverains
de l'Erdre endormie coulant paisiblement
son eau plus noire que bleue
entre des rives ombreuses
à cause des grands arbres qui la bordent
y penchent leur feuillage pour qu'il s'abreuve
à cause aussi des fonds vaseux
où se déposent on dirait les mannes
de tout un pays de bocage austère en amont

coule-t-elle vraiment d'ailleurs ?
pas plus que les syllabes de son nom narcissique
presque un lac immobile, elle est en son milieu
un miroir qu'animent de gestes lents
les nuages naviguant à la voile
parfois en été je m'y baigne
pour oublier le poids de la chaleur
dans l'hébétude d'un heureux Léthé
m'allégeant de sentir qui glisse
autour de mes épaules
la toge en soie épaisse
d'un baume végétal
Il me suffit de quelques pas et j'atteins
Le sentier ombragé qui épouse
La rive bucolique à souhait
Sub tegmine fagi me reviennent
Des fragments de Virgile
Vingt minutes de marche et justement voici
Allongé sous les arbres
Le bâtiment de la faculté des lettres
Berger paissant son troupeau d'innombrables voitures

(Jean-Claude Pinson, *Laius au bord de l'eau*, Champ Vallon, 1993, pp.23-24

Texte 14

[PLAISIRS DU CANOTAGE SUR L'ERDRE]

En chemin il n'est pas rare que j'aperçoive
des rameurs en cadence
qui s'en vont vers l'amont
au seul bruit de leurs pelles

on dirait quatre pinceaux
qui plongent parallèles
dans une fraîche laque vert bouteille

mais cela trouble à peine une eau
recluse en son sommeil comme pour une sieste sans fin
dans une chambre aux volets clos
où l'on rêve de canotage à fleur d'eau
par une lourde après-midi d'été
[...]

Et les voyant je me souviens
Du temps où pratiquant ce sport
Je m'entraînais assidûment
Dans l'air tiédi de juin
[...]

Lors des pauses entre deux efforts nous flottions
comme portés par le seul rythme
de nos poumons soufflant profondément
tandis que nos regards allaient
se perdre au fil de l'eau graside
 où lentement passait un ciel chargé de cumulus
 en forme d'oreillers moelleux
et lâché l'aviron bougeait à peine à la surface
l'aviron de beau bois verni
dont la pelle était peinte au bout
en bleu et rouge couleurs du club
et l'eau vert sombre épaisse comme une huile
les diluait sur sa palette

(Jean-Claude Pinson, *Laius au bord de l'eau*, Champ Vallon, 1993, p. 30 et p.32)

Texte 15

[DU PARADIS DE L'ERDRE AUX MAUX DE NOTRE TEMPS]

De tout cela on pourrait conclure
que j'habite une sorte de réserve
un jardin d'acclimatation
où faune et flore sont prolifiques
et l'humanité plutôt jeune et oisive
en somme un coin de paradis
au bord d'une rivière paisible
un lieu d'éternelle jouvence

et en effet certains matins de mai
sur le sentier dont j'ai parlé plus haut
c'est comme si tout reposait pour toujours
dans la gloire d'un microcosme
préservé des plaies ouvertes et bruyantes
qui font le désordre méchant des banlieues

et l'on croit avancer sous l'arc
de triomphe de la végétation où pleut
à flots la lumière que démultiplie
le foisonnement des feuillages qui s'enchevêtrent

et pour un peu l'on prendrait à mains nues
par grandes brassées les orties
où le long du chemin le soleil
verse des menthes à l'eau
pour les offrir comme des bouquets de fête
à personne, à la joie d'être simplement
mais on sait que tout ça est illusoire
que l'humus souple où l'on pose le pied
ne sera pas toujours là

que la terre est bien fatiguée
que nous avons trop tourné les pages
du grand livre de la nature comme on disait jadis

aujourd'hui il est comme ces usuels
qui d'avoir été trop maniés
tombent en lambeaux dans les bibliothèques

je dirais bien un mot aussi à propos de famines
d'autodafés qui menacent
– sans fin serait la liste
Mais là ce n'est plus une affaire de poèmes
C'est la question :
« mais, toi, dis, que fais-tu ? »

(Jean-Claude Pinson, *Laius au bord de l'eau*, Champ Vallon, 1993, pp. 40-41)

Texte 16

[ADOLESCENCE AU BORD DE L'ERDRE]

Plus que de Loire, j'ai été un homme de l'Erdre. Ma mère loua en effet un minuscule logement dans une maisonnette située dans les prairies maraîchères en bordure de cette rivière. Le quartier Saint-Donatien était alors, sur la rive de l'Erdre, occupée par des blanchisseurs qui étendaient le linge dans les prairies. Nous n'avions pas l'eau courante (une pompe à main, au-dessus d'un puits, alimentait le petit hameau) et une cabane en bois servait de W.-C. collectifs au ras de l'eau. Mais nous nous trouvions néanmoins beaucoup mieux que près des douves du château.

François Ier proclama l'Erdre « plus belle rivière de France ». Je dis la même chose, mais j'ai mes raisons bien particulières. L'Erdre fut en effet la rivière de mes premières amitiés et de mes premières amours.

Premier amour avec la fille des voisins blanchisseurs, premières errances amoureuses dans les rues, du pont Morand au pont de la Motte-Rouge, sur le quai de Barbin* (devenu quai Barbusse, croyait-on, par une sorte de moderne déclinaison). J'ai pratiqué tous les porches qui permettaient des embrassades furtives, allongé à plaisir le parcours par des détours dans l'île de Versailles où des charpentiers construisaient des petits bateaux et où les dernières lavandières frappaient de leurs battoirs le linge mouillé. Pour ne pas arriver trop tôt rue de Clermont, nous tournions sans fin autour de la caserne Cambronne (encore lui !). Mais tout avait une fin et il nous fallait, l'un après l'autre, pour que les parents n'en sachent rien, emprunter le sentier qui descendait à travers les jardins et que l'on a transformé aujourd'hui en une avenue dédiée à Maurice Utrillo.

Vint le premier ami qui amarra près de la maisonnette une pirogue indienne, creusée au feu dans un tronc d'arbre. Avec cette pirogue, que lui avait offerte un capitaine au long cours, que de balades sur l'eau, remontant le courant vers La Chapelle-sur-Erdre et Sucé, avec une étape obligatoire aux guinguettes de la Jonelière.

Sous le nom mirifique de *River Palace*, des « vedettes panoramiques » font aujourd'hui des croisières de l'île de Versailles au lac de Mazerolles, incluant des « dîners avec menu gastronomique », « darne de merlu au beurre blanc, caneton nantais au muscadet, fromage poitevin ». Mais qu'est-ce donc qu'un « fromage poitevin » ? Que ne sert-on du curé, ce fromage typiquement nantais !

Au mois de mai, autour des maisonnettes du quartier Saint-Donatien, des rosiers sauvages foisonnaient. Une exubérance de petites roses alanguissait l'air d'un parfum suave. J'en cueillais des brassées, dont j'emplissais la pirogue et j'allais à la rencontre de celle qui attendait sur un embarcadère de l'île de Versailles. Dans la pirogue, ornée de guirlandes de roses, elle trônait comme une vahiné. Nous disparaissions dans les méandres des petits affluents couverts de nénuphars et de joncs.

Après le pont Saint-Mihiel, l'Erdre bute sur la place du port Communeau et clapote. Jadis, elle continuait son cours en faisant un coude, se faufilait entre l'hôtel de ville et l'église Saint-Nicolas et se laissait happer par un bras de Loire aux environs de l'île Feydeau. Escamotée, l'Erdre emprunte aujourd'hui un canal sous les cours Saint-André et Saint-Pierre et rejoint le gros bras de la Madeleine.

Michel Ragon, *Enfance vendéenne suivi d'Adolescence nantaise*,
Editions Ouest-France, 1990

Texte 17

[ERDRE ET PLAISIRS DU DIMANCHE]

[...] Il y avait eu les promenades en famille du côté du Lion d'Or, de la Contrie ou du « Repos de Jules César », des buvettes à balançoires de la Jonnelière, des auberges de Far-West en lisière de la Prairie des Mauves – l'une s'appelait « San Francisco ». L'on s'embarquait parfois sur les « vapeurs fluviaux ». L'Erdre étalait de grandes flaques miroitantes devant la Chapelle ou le Port de Château-Tébaud. On déjeunait dans une tonnelle ou bien dans un salon « privé » aux peintures écaillées, aux natures mortes-réclames dans leurs cadres sans verres.

Alliance d'odeurs du brochet au beurre blanc, du muscadet, de la rivière courante, de l'eau croupissant dans les bachots, d'herbe molle foulée, de galettes chaudes. Odeur des dimanches pour tous.

Le soir on reprenait le bateau à l'heure où dans l'ombre montée par les routes du bord de l'eau, les lassitudes des retours se donnent le change en coup de gueule, ou se secouent en reprenant en chœur des rengaines [...]

Jean SARMENT, *Cavalcadour*, éditions J. C. Simoën

Texte 18

[TOURISME À NANTES AU XIX^e SIÈCLE]

[...]

Le long de cette promenade, au levant, règne une file de maisons qui pourraient bien être tout à fait à la mode pour l'aristocratie du pays : elles réunissent les deux grandes conditions, elles sont nobles et tristes. Elles ont d'ailleurs le meilleur air dans le sens physique du mot. J'ai suivi l'allée d'arbres jusqu'à l'extrémité opposée de la Loire, je suis arrivé à une petite rivière large comme la main, sur laquelle il y avait un bateau à vapeur en fonction. On m'a dit que cette rivière s'appelait l'*Erdre* : j'en suis ravi ; voilà une rime pour le mot *perdre*, que l'on nous disait au collège n'en avoir point.

En suivant jusqu'à la Loire les bords de cette rivière au nom dur, j'ai vu sur la gauche un grand bâtiment gallo-grec, d'une architecture nigaude comme l'école de médecine à Paris : c'est la préfecture. Sur l'*Erdre*, j'ai trouvé des écluses et des ponts. On remplace à force les mauvaises maisons en bois du seizième siècle par de fort beaux édifices en pierres et à trois étages.

Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, 1837 (réédité par les Editions François MASPÉRO, collection La Découverte, Paris, 1981, Tome I, p. 325)

Texte 19

L'Erdre comme décor romanesque

J'avais des yeux pour voir et je les voyais très bien tous les deux, là, au fond de l'Erdre, sous le treillage de la nasse : un long qui s'effilait, immobile, le nez sur les ardillons du goulot et un rond qui tournait frénétiquement dans tous les sens, avec des miroitements mordorés ; compère Brochet et commère la Tanche, la seconde assez grosse pour ne pas m'être livrée dans le ventre du premier, mais apparemment très effrayée du voisinage. (pp. 11-12)

Les sauges tenaient ; l'iris jaune brûlait encore parmi les cannes, à peine rouillées, à peine secouées par ces coups d'air qui prennent les roselières à rebrousse-poil. Mais le ciel avait un mois d'avance, noyait le soleil dans les gris fluides d'un automne précoce, à court de feuilles et d'oiseaux. Trop fraîche, cette eau, ni courante ni dormante, qui ne sentait plus la vase et remontait, encore un peu crémeuse et repoussant doucement la cannette sur la berge ! (p. 12)

Vers onze heures, l'inquiétude, puis les cris, puis les courts envols des effarvattes, reculant devant l'intrus de roseau en roseau, dénoncèrent son approche. Presque aussitôt je reconnus les bruits familiers : ce léger clapotis qui gonfle l'herbe et va sucer la vase des bords, ce goutte-à-goutte des rames qui replongent, ce froissement d'eau déchirée par l'avance d'un bateau dont la coque tinte sourdement en touchant quelque branche noyée. Enfin deux ombres chinoises glissèrent à fleur d'oseraie, entre les grimaçants tétards rasés de frais par les vaniers (p. 35)

La Glauquaie, séparée de nous par l'Erdre, ses tourbières, ses prés rongés de petit jonc, c'était un peu la réplique de la Fouve, mais à l'envers. [...] Mais ajoutons que La Glauquaie, bâtie contre la ferme du même nom, n'était qu'une villa de week-end semblable à toutes celles dont les Nantais ont affligé les deux rives ; et que les Méliset, dynastie du rabat d'affaires, avaient jadis entretenu d'étroites relations avec les Goudart, dynastie du rabat d'assises, éteinte en la personne de mon grand-père. Sa mort, le temps, notre pauvreté, peut-être aussi un certain décalage de générations, un certain glissement dans les opinions avaient distendu les liens. Bref, grand-mère ne les recevait plus et nous aurions dû être tranquilles...

Mais, je le répète, l'Erdre nous avait trahis. D'ordinaire, pour aller de La Fouve à La Glauquaie, à pied sec, il faut faire le grand tour, remonter au village, franchir l'Hocmard, aller chercher le pont de Sucé, redescendre par les levées qui se fauillent à travers les saussaies et jouent à saute-mouton par-dessus les fossés de drainage : une véritable expédition étirant sur trois lieues les six cent mètres qui, pour une hirondelle, séparent nos ardoises des tuiles de La Glauquaie ! Malheureusement, ce qui sépare peut aussi rapprocher. (pp. 36-37)

A fleur de berge, l'Erdre filait, étirant rudement des cheveux d'algue parmi les piailllements des effarvattes depuis peu revenues et disloquant des loques de brume, des gazes, des fumées mouvantes où se camouflait l'élan d'une jeune armée de roseaux (p. 174)

Ça barbote, ça grouille comme un défi parmi cet inextricable mélange de joncs et de conferves, hérissé de sagittaires, empanaché de phragmites et d'où rien ne s'élève, hormis le cri strident d'une invisible foulque.

Comment ne pas s'engourdir ? Les paupières m'en tombent par instants ; et le marais ne m'impose plus que sa tenace odeur d'herbe pourrie, de vase, de poisson, de sauvagine. (pp. 306-307)